

CIORAN

LE MAUVAIS
DÉMIURGE

nrf essais

GALLIMARD

CIORAN

**LE MAUVAIS
DÉMIURGE**

nrf essais

GALLIMARD

A l'exception de quelques cas aberrants, l'homme n'incline pas au bien : quel dieu l'y pousserait? Il lui faut se vaincre, se faire violence, pour pouvoir exécuter le moindre acte non entaché de mal. Toutes les fois qu'il y réussit, il provoque, il humilie son créateur. Et s'il lui arrive d'être bon non plus par effort ou calcul mais par nature, c'est à une inadvertance d'en haut qu'il le doit : il se situe en dehors de l'ordre universel, il n'était prévu dans aucun plan divin. On ne voit guère quelle place il occupe parmi les êtres, ni même si c'en est un. Serait-il un fantôme?

Le bien, c'est ce qui fut ou sera, c'est ce qui n'est jamais. Parasite du souvenir ou du pressentiment, révolu ou possible, il ne saurait être *actuel*, ni subsister par lui-même : tant qu'il est, la conscience l'ignore, elle ne s'en saisit que lorsqu'il disparaît. Tout prouve son insubstantialité; c'est une grande force irréelle, c'est le principe qui a avorté au départ : défaillance, faillite immémoriale, dont les effets s'accusent à mesure

que l'histoire se déroule. Aux commencements, dans cette promiscuité où s'opéra le glissement vers la vie, quelque chose d'innommable a dû se passer, qui se prolonge dans nos malaises, sinon dans nos raisonnements. Que l'existence ait été viciée à sa source, elle et les éléments mêmes, comment s'empêcher de le supposer? Celui qui n'a pas été amené à envisager cette hypothèse une fois par jour au moins, aura vécu en somnambule.

★

Il est difficile, il est impossible de croire que le dieu bon, le « Père », ait trempé dans le scandale de la création. Tout fait penser qu'il n'y prit aucune part, qu'elle relève d'un dieu sans scrupules, d'un dieu taré. La bonté ne crée pas : elle manque d'imagination ; or, il en faut pour fabriquer un monde, si bâclé soit-il. C'est, à la rigueur, du mélange de la bonté et de la méchanceté que peut surgir un acte ou une œuvre. Ou un univers. En partant du nôtre, il est en tout cas autrement aisé de remonter à un dieu suspect qu'à un dieu honorable.

Le dieu bon, décidément, n'était pas outillé pour créer : il possède tout, sauf la toute-puissance. Grand par ses déficiences (anémie et bonté vont de pair), il est le prototype de l'inefficacité : il ne peut aider personne... Nous ne nous accrochons d'ailleurs à lui que lorsque nous dépouillons notre dimension historique ; dès que nous la réintégrons, il nous est étranger, il nous est

incompréhensible : il n'a rien qui nous fascine, il n'a rien d'un monstre. Et c'est alors que nous nous tournons vers le créateur, dieu inférieur et affairé, instigateur des événements. Pour comprendre comment il a pu créer, on doit se le figurer en proie au mal, qui est innovation, et au bien, qui est inertie. Cette lutte fut sans doute néfaste au mal, car il y dut subir la contamination du bien : ce qui explique pourquoi la création ne saurait être entièrement mauvaise.

Comme le mal préside à tout ce qui est corruptible, autant dire à tout ce qui est vivant, c'est une tentative ridicule que de vouloir démontrer qu'il renferme moins d'être que le bien, ou même qu'il n'en contient aucunement. Ceux qui l'assimilent au néant s'imaginent *sauver* par là ce pauvre dieu bon. On ne le sauve que si on a le courage de disjoindre sa cause de celle du démiurge. Pour s'y être refusé, le christianisme devait, toute sa carrière durant, s'évertuer à imposer l'inévidence d'un créateur miséricordieux : entreprise désespérée qui a épuisé le christianisme et compromis le dieu qu'il voulait préserver.

Nous ne pouvons nous défendre de penser que la création, restée à l'état d'ébauche, ne pouvait être achevée ni ne méritait de l'être, et qu'elle est dans l'ensemble une *faute*, le forfait fameux, commis par l'homme, apparaissant ainsi comme une version mineure d'un forfait autrement grave. De quoi sommes-nous coupables, sinon d'avoir suivi, plus ou moins servilement, l'exemple du créateur? La fatalité qui était sienne,

nous la reconnaissons bien en nous : ce n'est pas pour rien que nous sommes sortis des mains d'un dieu malheureux et méchant, d'un dieu maudit.

★

Prédestinés les uns à croire au dieu suprême mais impuissant, les autres au démiurge, les autres enfin au démon, nous ne choisissons pas nos vénérationes ni nos blasphèmes.

Le démon est le représentant, le délégué du démiurge dont il gère les affaires ici-bas. Malgré son prestige et la terreur attachée à son nom, il n'est qu'un administrateur, qu'un ange préposé à une basse besogne, à l'histoire.

Autre est la portée du démiurge : comment affronterions-nous nos épreuves, lui absent? Si nous étions à leur hauteur, ou simplement quelque peu dignes d'elles, nous pourrions nous abstenir de l'invoquer. Devant nos insuffisances patentées, nous nous agrippons à lui, nous l'implorons même d'exister : s'il se révélait une fiction, quelle ne serait pas notre détresse ou notre honte! Sur qui d'autre nous décharger de nos lacunes, de nos misères, de nous-mêmes? Érigé par notre décret en auteur de nos carences, il nous sert d'excuse pour tout ce que nous n'avons pu être. Quand de plus nous lui faisons endosser la responsabilité de cet univers manqué, nous goûtons une certaine paix : plus d'incertitude sur nos origines ni sur nos perspectives, mais la pleine sécurité dans l'insoluble, hors du cauchemar de la promesse. Son mérite

est à la vérité inappréciable : il nous dispense même de nos regrets, puisqu'il a pris sur lui jusqu'à *l'initiative* de nos échecs.

Il est plus important de retrouver dans la divinité nos vices que nos vertus. Nous nous résignons à nos qualités, alors que nos défauts nous poursuivent, nous travaillent. Pouvoir les projeter dans un dieu susceptible de tomber aussi bas que nous et qui ne soit pas confiné dans la fadeur des attributs communément admis, nous soulage et nous rassure. Le mauvais dieu est le dieu le plus *utile* qui fut jamais. Ne l'aurions-nous pas sous la main, où s'écoulerait notre bile? N'importe quelle forme de haine se dirige en dernier ressort contre lui. Comme nous croyons tous que nos mérites sont méconnus ou bafoués, comment admettre qu'une iniquité aussi générale soit le fait de l'homme seul? Elle doit remonter plus haut, et se confondre avec quelque manigance ancienne, avec l'acte même de la création. Nous savons donc à qui nous en prendre, qui vilipender : rien ne nous flatte et ne nous soutient autant que de pouvoir placer la source de notre indignité le plus loin de nous possible.

Quant au dieu proprement dit, bon et débile, nous nous accordons avec lui toutes les fois qu'il ne reste plus trace en nous d'aucun monde, dans ces moments qui le postulent, qui, fixés à lui d'emblée, le suscitent, le *créent*, et pendant lesquels il remonte de nos profondeurs pour la plus grande humiliation de nos sarcasmes. Dieu est le deuil de l'ironie. Il suffit pourtant

qu'elle se ressaisisse, qu'elle reprenne le dessus, pour que nos relations avec lui se brouillent et s'interrompent. Nous en avons alors assez de nous interroger à son sujet, nous voulons le chasser de nos préoccupations et de nos fureurs, de notre mépris même. Tant d'autres avant nous lui ont porté des coups, qu'il nous semble oisieux de venir maintenant nous acharner sur un cadavre. Et cependant il compte encore pour nous, ne fût-ce que par le regret de ne l'avoir pas abattu nous-mêmes.

*

Pour éviter les difficultés propres au dualisme, on pourrait concevoir un même dieu dont l'histoire se déroulerait en deux phases : dans la première, sage, exsangue, replié sur soi, sans aucune velléité de se manifester : un dieu *endormi*, exténué par son éternité; — dans la seconde, entreprenant, frénétique, commettant erreur sur erreur, il se livrerait à une activité condamnable au suprême degré. Cette hypothèse apparaît, à la réflexion, moins nette et moins avantageuse que celle des deux dieux carrément distincts. Mais si on trouve que ni l'une ni l'autre ne rend compte de ce que vaut ce monde, on aura alors toujours la ressource de penser, avec certains gnostiques, qu'il a été tiré au sort entre les anges.

(Il est pitoyable, il est dégradant d'assimiler la divinité à une personne. Jamais elle ne sera une idée ni un principe anonyme pour celui qui a

pratiqué les Testaments. Vingt siècles d'altercations ne s'oublient pas du jour au lendemain. Qu'elle s'inspire de Job ou de saint Paul, notre vie religieuse est querelle, outrance, débridement. Les athées, qui manient si volontiers l'invective, prouvent bien qu'ils visent *quelqu'un*. Ils devraient être moins orgueilleux; leur émancipation n'est pas aussi complète qu'ils le pensent : ils se font de Dieu exactement la même idée que les croyants.)

*

Le créateur est l'absolu de l'homme extérieur; l'homme intérieur en revanche considère la création comme un détail gênant, comme un épisode inutile, voire néfaste. Toute expérience religieuse profonde commence là où finit le règne du démiurge. Elle n'a que faire de lui, elle le dénonce, elle en est la négation. Tant qu'il nous obsède, lui et le monde, nul moyen d'échapper à l'un et à l'autre, pour, dans un élan d'anéantissement, rejoindre le non-créé et nous y dissoudre.

A la faveur de l'extase — dont l'objet est un dieu *sans attributs*, une *essence* de dieu — on s'élève vers une forme d'apathie plus pure que celle du dieu suprême lui-même, et si on plonge dans le divin, on n'en est pas moins au-delà de toute forme de divinité. C'est là l'étape finale, le point d'arrivée de la mystique, le point de départ étant la rupture avec le démiurge, le refus de frayer encore avec lui et

d'applaudir à son œuvre. Nul ne s'agenouille devant lui; nul ne le vénère. Les seules paroles qu'on lui adresse sont des supplications à rebours, — unique mode de communication entre une créature et un créateur également déchu.

★

A infliger au dieu officiel les fonctions de père, de créateur et de gérant, on l'exposa à des attaques auxquelles il devait succomber. Quelle n'eût pas été sa longévité si on eût écouté un Marcion, de tous les hérésiarques celui qui s'est dressé avec le plus de vigueur contre l'escamotage du mal et qui a le plus contribué à la gloire du mauvais dieu par la haine qu'il lui a vouée! Il n'est guère d'exemple d'une autre religion qui, à ses débuts, ait gâché autant d'occasions. Nous serions assurément tout différents si l'ère chrétienne avait été inaugurée par l'exécration du créateur, car la permission de l'accabler n'eût pas manqué d'alléger notre fardeau, et de rendre aussi moins oppressants les deux derniers millénaires. L'Église, en refusant de l'incriminer et d'adopter les doctrines qui n'y répugnaient nullement, allait s'engager dans l'astuce et le mensonge. Du moins avons-nous le réconfort de constater que ce qu'il y a de plus séduisant dans son histoire, ce sont ses ennemis intimes, tous ceux qu'elle a combattus et rejetés et qui, pour sauvegarder l'honneur de Dieu, récuserent, au

risque du martyr, sa qualité de créateur. Fanatiques du néant divin, de cette absence où se complait la bonté suprême, ils connaissaient le bonheur de haïr tel dieu et d'aimer tel autre sans restriction, sans arrière-pensée. Emportés par leur foi, ils eussent été hors d'état de déceler le rien de jonglerie qui entre jusque dans le tourment le plus sincère. La notion de *prétexte* n'était pas encore née, ni non plus cette tentation, toute moderne, de cacher nos agonies derrière quelque acrobatie théologique. Une certaine ambiguïté existait pourtant chez eux : ces gnostiques et ces manichéens en tout genre, qu'étaient-ils sinon des *pervers* de la pureté, des obsédés de l'horreur ? Le mal les attirait, les comblait presque : sans lui, leur existence eût été vacante. Ils le pourchassaient, ils ne le lâchaient pas un instant. Et s'ils soutenaient avec tant de véhémence qu'il était *incrée*, c'est qu'ils souhaitaient en secret qu'il subsistât à jamais, pour en jouir, pour pouvoir exercer, durant l'éternité, leurs vertus combattives. Ayant, par amour du Père, trop réfléchi à l'Adversaire, ils devaient finir par mieux comprendre la damnation que le salut. C'est la raison pourquoi ils avaient si bien saisi l'essence de l'ici-bas. L'Église, après les avoir vomis, sera-t-elle assez habile pour s'approprier leurs thèses, et assez charitable pour mettre en vedette le créateur, pour l'excommunier enfin ? Elle ne pourra renaître qu'en déterrants les hérésies, qu'en annulant ses anciens anathèmes pour en prononcer de nouveaux.



Timide, dépourvu de dynamisme, le bien est inapte à se communiquer; le mal, autrement empressé, veut se transmettre, et il y arrive puisqu'il possède le double privilège d'être fascinant et contagieux. Aussi voit-on plus facilement s'étendre, sortir de soi, un dieu mauvais qu'un dieu bon.

Cette incapacité de demeurer en soi-même, dont le créateur devait faire une si fâcheuse démonstration, nous en avons tous hérité : *engendrer* c'est continuer d'une autre façon et à une autre échelle l'entreprise qui porte son nom, c'est, par une déplorable singerie, ajouter à sa « création ». Sans l'impulsion qu'il a donnée, l'envie d'allonger la chaîne des êtres n'existerait pas, ni non plus cette nécessité de souscrire aux micmacs de la chair. Tout enfantement est suspect; les anges, par bonheur, y sont impropres, la propagation de la vie étant réservée aux déçus. La lèpre est impatiente et avide, elle aime à se répandre. Il importe de décourager la génération, la crainte de voir l'humanité s'éteindre n'ayant aucun fondement : quoi qu'il arrive, il y aura partout assez de niais qui ne demanderont qu'à se perpétuer, et, si eux-mêmes finissaient par s'y dérober, on trouvera toujours, pour se dévouer, quelque couple hideux.

Ce n'est pas tant l'appétit de vivre qu'il s'agit de combattre, que le goût de la « descendance ». Les parents, les *géniteurs*, sont des

provocateurs ou des fous. Que le dernier des avortons ait la faculté de donner vie, de « mettre au monde », — existe-t-il rien de plus démoralisant? Comment songer sans effroi ou répulsion à ce prodige qui fait du premier venu un démiurge sur les bords? Ce qui devrait être un don aussi exceptionnel que le génie a été conféré indistinctement à tous : libéralité de mauvais aloi qui disqualifie pour toujours la nature.

L'injonction criminelle de la *Genèse*: *Croissez et multipliez* — n'a pu sortir de la bouche du dieu bon. *Soyez rares*, aurait-il plutôt suggéré, s'il avait eu voix au chapitre. Jamais non plus il n'a pu ajouter les paroles funestes : *Et remplissez la terre*. On devrait, toute affaire cessante, les effacer pour laver la Bible de la honte de les avoir recueillies.

La chair s'étend de plus en plus comme une gangrène à la surface du globe. Elle ne sait s'imposer des limites, elle continue à sévir malgré ses déboires, elle prend ses défaites pour des conquêtes, elle n'a jamais rien appris. Elle appartient avant tout au règne du créateur, et c'est bien en elle qu'il a projeté ses instincts malfaisants. Normalement, elle devrait atterrir moins ceux qui la contemplent que ceux-là mêmes qui la font durer et en assurent la progression. Il n'en est rien, car ils ne savent pas de quelle aberration ils sont complices. Les femmes enceintes seront un jour lapidées, l'instinct maternel proscrit, la stérilité acclamée. C'est à bon droit que dans les sectes où la

fécondité était tenue en suspicion, chez les Bogomiles et les Cathares, on condamnait le mariage, institution abominable que toutes les sociétés protègent depuis toujours, au grand désespoir de ceux qui ne cèdent pas au vertige commun. Procréer, c'est aimer le fléau, c'est vouloir l'entretenir et augmenter. Ils avaient raison ces philosophes antiques qui assimilaient le Feu au principe de l'univers, et du désir. Car le désir brûle, dévore, anéantit : tout ensemble agent et destructeur des êtres, il est sombre, il est infernal par essence.

Ce monde ne fut pas créé dans la joie. On *procrée* pourtant dans le plaisir. Oui, sans doute, mais le plaisir n'est pas la joie, il en est le simulacre : sa fonction consiste à donner le change, à nous faire oublier que la création porte, jusque dans le moindre détail, la marque de cette tristesse initiale dont elle est issue. Nécessairement trompeur, c'est lui encore qui nous permet d'exécuter certaine performance qu'en théorie nous réprouvons. Sans son concours, la continence, gagnant du terrain, séduirait même les rats. Mais c'est dans la volupté que nous comprenons à quel point le plaisir est illusoire. Par elle, il atteint son sommet, son maximum d'intensité, et c'est là, au comble de sa réussite, qu'il s'ouvre soudain à son irréalité, qu'il s'effondre dans son propre néant. La volupté est le *désastre* du plaisir.

On ne peut consentir qu'un dieu, *ni même un homme*, procède d'une gymnastique couronnée

d'un grognement. Il est étrange qu'au bout d'une si longue période de temps, l'« évolution » n'ait pas réussi à mettre au point une autre formule. Pourquoi se serait-elle fatiguée d'ailleurs, quand celle qui a cours fonctionne à plein et convient à tout le monde? Entendons-nous : la vie en elle-même n'est pas en cause, elle est mystérieuse et harassante à souhait; ce qui ne l'est pas, c'est l'exercice en question, d'une inadmissible facilité, *vu ses conséquences*. Lorsqu'on sait ce que le destin dispense à chacun, on demeure interdit devant la disproportion entre un moment d'oubli et la somme prodigieuse de disgrâces qui en résulte. Plus on retourne ce sujet, plus on trouve que les seuls à y avoir entendu quelque chose sont ceux qui ont opté pour l'orgie ou pour l'ascèse, les débauchés ou les châtés.

Comme procréer suppose un égarement sans nom, il est certain que si nous devenions sensés, c'est-à-dire indifférents au sort de l'espèce, nous en garderions quelques échantillons seulement, comme on conserve des spécimens d'animaux en voie de disparition. Barrons la route à la chair, essayons d'en paralyser l'effrayante poussée. Nous assistons à une véritable épidémie de vie, à un foisonnement de visages. Où et comment rester encore face à face avec Dieu?

La hantise de l'horreur, nul n'y est sujet continuellement; il nous arrive de nous en détourner, de l'oublier presque, surtout lorsque nous contempions quelque paysage d'où nos

CIORAN

LE MAUVAIS DÉMIURGE

Il n'est nul moyen de concilier l'idée d'un dieu honorable avec l'évidente omniprésence du mal. Dans les commencements, quelque chose d'innommable a dû se passer, qui a vicié l'existence pour toujours. Nous ne pouvons admettre que le dieu bon, le « Père », ait trempé dans le scandale de la création. La bonté ne crée pas, elle manque d'imagination ; or il en faut pour fabriquer un monde, si bâclé soit-il. La vérité est que nous sommes sortis des mains d'un dieu maudit, auquel nous nous agrippons avec nos misères et nos tares : rien ne nous flatte tant que de pouvoir placer la source de notre indignité dans les agissements d'un créateur pervers. Nous singeons sa déplorable inaptitude à demeurer en soi-même, nous perpétons son œuvre, car procréer, c'est se rendre complice d'un forfait originel. Tout engendrement est suspect ; les anges par bonheur y sont impropres, la propagation de la vie étant réservée aux déchus.

Le mauvais démiurge n'est cependant pas un livre essentiellement sombre. Il finit en tout cas sur une note sereine : « Nous sommes au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle. »



9 782070 718009



69-IV A 71800 ISBN 2-07-071800-X